

L'ENNUI DANS LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE AU XIXE SIÈCLE. DE PAPINEAU À NELLIGAN

Al-Hajebi Abdulghani¹

Résumé

Cet article se propose d'analyser l'ennui dans les textes des auteurs canadiens-français au XIXe siècle. Leurs œuvres reflètent l'aspect moral de la société canadienne-française de l'époque influencé par les troubles sociales et le contexte politico-économique. Les textes sont tellement imprégnés du thème de l'ennui que certains auteurs rejettent dans leurs préfaces le nom de roman à leurs œuvres pour ne pas ennuyer le lecteur. La société ne s'intéresse pas à la fiction et à l'imagination, mais elle est plutôt favorable à apprendre des réalités et des histoires vraies. On s'ennuie de l'anglification, de la situation économique, des classes de cours, de la lecture imposée, du froid, de l'oisiveté hivernale et de l'éloignement. Les femmes deviennent mélancoliques et attendent l'intervention de l'homme. Or, l'homme ennuyé est souvent actif et cherche des jouissances ou des occupations pour tromper son ennui. Mots clés : Ennui, littérature canadienne-française, vide, tromper l'ennui, ennui féminin, Papineau, Nelligan.

*Sous le régime britannique, la nation canadienne-française a vécu repliée sur elle-même pendant plusieurs générations depuis le milieu du XVIIIe siècle. À partir du début du XIXe siècle, on voit se développer une littérature nationale québécoise qui reflète la situation sociopolitique et économique où l'ennui est un des thèmes principaux. Deux genres littéraires sont investis au Canada français : la poésie et le roman. Les poètes comme Crémazie, Fréchette et Nelligan chantent les grands thèmes nationalistes et évoquent la liberté, l'amour, la nature, la nostalgie, la solitude, l'ennui et la mélancolie. Le roman fait son entrée avec l'œuvre de Philipppes Aubert de Gaspé fils, *Le chercheur de trésor* ou *l'influence d'un livre* (1837). Deux types de roman apparaissent au XIXe siècle : le roman historique qui évoque la gloire des ancêtres ou une histoire nationale forte comme l'on peut constater dans les romans de Gaspé fils, de Joseph Marmette, de Laure Conan; et le roman du terroir qui idéalise la vie paysanne, comme Jean Rivard d'Antoine Gérin-Lajoie (1862), et *La terre paternelle* de Patrice Lacombe (1871)². Plusieurs de ces textes sont emblématiques de différents types d'ennui. Dans cette étude, nous nous sommes fixé comme objectif de structurer thématiquement l'ennui exprimé dans ces textes.*

11

¹ Maître de conférences, Gatineau, Canada.

² Ce roman est paru la première fois dans *Album littéraire et musical* de la Revue canadienne, Montréal, vol. 1, février 1846, pp. 14-25, puis dans le *Répertoire national* de John Huston, Montréal, vol. 3, 1848. Mais pour notre étude, nous avons choisi l'édition de 1871 qui est la première en livre.

1. LE ROMAN ET L'ENNUI

Les textes d'imagination et l'invention de personnages et de mondes fictifs sont limités dans les romans du XIX^e siècle et restent entachés d'une inacceptable fantaisie autant pour les lecteurs que pour les auteurs. C'est ce que rappellent inlassablement les multiples préfaces et avertissements des romans pour exposer au lecteur les visées morales, religieuses et politiques. La critique de la littérature canadienne-française constate un obstacle lancé par les auteurs dans leur préface qui retarde l'entrée du roman dans l'univers romanesque. Si Philippe Aubert de Gaspé père n'a pas « l'intention de composer un ouvrage secundum artem³ », c'est parce qu'il ne veut pas ennuyer le lecteur comme il le note dans le premier chapitre de son roman *Les anciens Canadiens* (1863) : « J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur qui aura la patience de lire ce volume⁴ ». Patrice Lacombe, dans son roman *La terre paternelle* (1871), qui relate les infortunes du cultivateur Jean-Baptiste Chauvin, attire l'attention du lecteur que son roman n'a pas de fin tragique parce qu'il écrit « dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples⁵ ». Certains rejettent même le nom de roman à son œuvre car le roman est considéré comme un genre frivole et non légitimé⁶. Dans la préface de *Jeanne la Fileuse* (1878), Honoré Beaugrand déclare que son œuvre est plus un pamphlet qu'un roman : « Le livre que je présente aujourd'hui au public, sous le titre de : *Jeanne la Fileuse*, est moins un roman qu'un pamphlet; moins un travail littéraire qu'une réponse aux calomnies que l'on s'est plu à lancer dans certains cercles politiques, contre les populations franco-canadiennes des États-Unis⁷. »

Le rejet de la fiction, ou plutôt du roman, atteint son point culminant chez Antoine Gérin-Lajoie dans *Jean Rivard, le défricheur* (1874) : « L'intention de l'auteur toutefois n'a jamais été de faire un roman, et il peut assurer que dans les faits et incidents qu'il raconte, il s'est appliqué avec un soin scrupuleux, au risque même d'ennuyer les lecteurs frivoles⁸ ». Gérin-Lajoie se montre plus transparent en déclarant dans son « Avant-propos » que son œuvre va infliger une catégorie de lecteurs : « Jeunes et belles citadines qui ne rêvez que modes, bals et conquêtes amoureuses ; jeunes élégants qui parcourez, joyeux et sans soucis, le cercle des plaisirs mondains, il va sans dire que cette histoire n'est pas pour vous. Le titre même, j'en suis sûr, vous fera bâiller

3 Gaspé père, Philippe Aubert de, *Les anciens Canadiens*, Québec, Desparat et Debrishire, 1863, p. 4.

4 Ibid., p. 5.

5 Lacombe, Patrice, *La terre paternelle*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1871, p. 78.

6 Sur les genres légitimés et non légitimés, voir Maurice Lemire, *La littérature québécoise en projet au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1993.

7 Beaugrand, Honoré, *Jeanne la fileuse*, Fall-River, Mass, 1878, p. 5.

8 Gérin-Lajoie, Antoine, *Jean Rivard le défricheur*, Montréal, J. B. Roland et Fils, 1874, « préface ».

d'ennui⁹. »

Gérin-Lajoie revient encore une fois un peu loin et réitère les mêmes précautions : « Ce n'est pas un roman que j'écris¹⁰ ». Cette négation de roman que Michel Biron (2007) qualifie de « roman contre lui-même¹¹ » paraît chez plusieurs romanciers, comme s'ils unissaient leurs voix à celle de Philippe Aubert de Gaspé et d'Antoine Gérin-Lajoie. Laure Conan qui s'oppose à toute allusion dans les préfaces résume son sentiment dans une phrase que la critique a souvent citée : « J'ai déjà une assez belle honte de me faire imprimer¹². » François-Benjamin Singer, dans sa préface de *Souvenirs d'un exilé canadien* (1871), recourt également à la même pratique. Il formule une pétition au lecteur en utilisant son élan lyrique :

Ô cher lecteur, si je t'ennuie

Pardonne-moi, je t'en supplie...

Pense au héros, non à l'auteur.

Accorde une larme au malheur¹³!!!.

Mais elle est bien curieuse la réflexion de Singer dans sa préface juste après cette pétition au lecteur où il écrit : « Le Canadien n'a pour toute ressource que son imagination. Il faut qu'il soutienne son récit par d'éternelles fictions. Telles sont les causes qui empêcheront pour longtemps notre littérature d'avancer aussi rapidement que nous pourrions l'espérer¹⁴. » Singer oppose fiction et littérature comme si l'imagination est incompatible avec la littérature qui ne devrait refléter que la réalité. Cette réflexion confirme une fois de plus que la fiction et l'imagination ne sont pas appréciées par la société qui est plutôt favorable à apprendre des réalités et des histoires vraies. Dans la préface du roman *Le vieux muet* de Jean-Baptiste Caouette (1901),

13

9 Ibid., p. 1.

10 Ibid.

11 Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 128.

12 Conan, Laure, *J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance, 1878-1924*, (texte établi et annoté par Jean-Noël Dion, préface de Manon Brunet), coll. « Documents et Biographies », 2002, p. 160, Lettre de Félicité Angers à l'abbé Henri-Raymond Casgrain, 1er octobre 1883.

13 Singer, François-Benjamin, *Souvenirs d'un exilé canadien*, Montréal, John Lovell, 1871, p. 4.

14 Ibid., p. 5.

Paul-Eugène Roy résume l'image du roman dans la société canadienne au XIX^e siècle dans les mots suivants: « Depuis soixante ans le roman est un des plus exécrables dissolvants de la morale publique. Son nom même est devenu presque synonyme de mauvais livre¹⁵. » Ces auteurs qui évitent de se présenter comme romanciers pourraient être qualifiés de romanciers contre leur gré.

En bref, une idée révélatrice qui se dégage clairement de ces œuvres est que art, imagination et invention sont d'une part considérés comme danger à la morale et d'une autre part associés à l'ennui au lecteur. Mais chaque auteur, soucieux de ne pas ennuyer ses lecteurs, a son propre ennui qu'il pourrait exprimer dans ses textes.

2. L'AMOUR ET L'ENNUI : L'ENNUI PLUTÔT FÉMININ ?

Dans la correspondance de Julie Bruneau-Papineau publiée par Renée Blanchet (1997), le caractère répétitif des nouvelles familiales coïncide avec le discours de l'ennui qui se ressasse dans la succession des jours qui marquent l'absence de son mari, Louis-Joseph Papineau, un homme politique canadien-français. « Cette absence me tue¹⁶ » dit Julie dans une lettre à son mari. À cause de l'éloignement régulier du mari, le couple Papineau entretient une correspondance pendant plus de quarante ans. Les lettres de Julie qui nous sont parvenues vont de 1823 à 1862 et celles de Louis-Joseph de 1820 à 1862. Une maladie physique entraîne une dépression émotionnelle chez Julie : « Je m'ennuie toujours, mais c'est surtout dans les moments que je me sens aussi malade que je te regrette doublement¹⁷ ». Vivant avec ses enfants et ayant le rôle de femme de foyer, les lettres de son mari compensent l'ennui de la vie quotidienne et l'aide à supporter ses douleurs. Les lettres de son mari ont une vocation de consolation pour tromper l'ennui causé par l'absence de son mari. Julie exprime cette vocation de lettres à plusieurs reprises : « Écrit-moi souvent. Tu sais combien tes lettres m'amuse et m'intéressent.¹⁸ », « J'étais

15 Roy, Paul-Eugène, « préface », dans Jean-Baptiste Caouette *Le vieux muet*, Québec, Soleil, 1901, p. 5

16 Bruneau-Papineau, Julie, *Une femme patriote. Correspondance 1823-1862*, (texte établi avec introduction et notes par Renée Blanchet), Sillery (Québec), Septentrion, 1997, 519 p., p. 44, lettre 15 mars 1830.

17 Ibid., p. 53, lettre du 1^{er} décembre 1831

18 Ibid., p. 39, lettre du 28 janvier 1830.

tout attristée de ne pas recevoir de lettre au jour accoutumé..¹⁹ », « Jusqu'à présent, il n'y a que tes lettres qui ont apporté quelque adoucissement à mes maux²⁰. », « J'espère que pour nous désennuyer tu m'éciras plus souvent dans le temps des fêtes tu n'auras que cela à faire et puis aller diner aller au bal et moi je n'ai aucune distraction que des occupations ennuyeuses la plupart du temps²¹. », « Ta lettre m'a un peu consolée...²² », « J'espère, mon cher, d'après la touchante et consolante lettre que tu m'as écrite, que les bons sentiments que tu y exprimes sont ceux d'un bon chrétien..²³ ».

Selon Serge Gagnon (1993), « Les lettres de Julie transpirent la mélancolie²⁴. » Si ces lettres jouent un rôle de divertissement quotidien pour Julie, c'est parce qu'elle vit des moments de découragement, de frustration et d'ennui, que l'éloignement et les absences prolongées de son mari avivent. Ses protestations d'ennui et d'insipidité sont insistantes : « Que le temps me paraît long et est ennuyeux..²⁵ », « Elle [l'absence] me devient de plus en plus ennuyeuse²⁶. », « Je ne jouis de rien en ton absence, tout me semble ennuyeux et insipide²⁷ », « Ici la vie est la plus insipide et la plus ennuyeuse du monde. J'en suis lasse²⁸. », « Je ne puis plus soutenir un état aussi cruel que celui de l'ennui, et de l'anxiété que j'éprouve de ne pouvoir avoir de vos nouvelles, et de vous faire parvenir des nôtres. Tout à toi pour la vie, mon époux ami²⁹ ». La liste est encore longue !

Tout au long de sa correspondance, Julie exprime ses maladies, ses malaises, son ennui, sa dépression, ses malheurs et sa mélancolie à cause de l'absence de son mari. On peut parfois même trouver tous ces sentiments dans une seule lettre. Voici ce qu'elle écrit à son mari après la mort de leur fille Aurélie :

19 Ibid., p. 39, lettre du 6 février 1830.

20 Ibid., p. 44, lettre du 8 mars 1830.

21 Ibid., p. 103, lettre du 26 décembre 1835.

22 Ibid., p. 114, lettre du 8 février 1836.

23 Ibid., p. 142, lettre du 17 mai 1838.

24 Gagnon, Serge, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Saint-Foy, Les Presses de l'université de Laval, 1993, p. 211.

25 Bruneau-Papineau, Julie, Ibid., p. 37, lettre du 24 janvier 1830.

26 Ibid., p. 48, lettre du 17 février 1831.

27 Ibid., p. 59, lettre du 31 décembre 1831.

28 Ibid., p. 120, lettre du 23 février 1836.

29 Ibid., p. 135, lettre du 1er mai 1838.

J'attends et j'espère ton retour mais je ne puis te définir ce que je ressens, partagée entre la crainte et l'espoir ; un sombre effroi me glace ; il me semble que quelques nouveaux malheurs pèsent sur nous ; la mélancolie s'empare de tout mon être dont rien ne me distrairait, pas même la pensée de nos autres enfants qui semblent devoir faire notre consolation ou au moins un grand sujet de distraction, deviennent pour moi le contraire (...). Je n'ai d'espoir et, il me semble, de ressources à trouver que dans ta présence pour adoucir mes maux, apaiser mes angoisses, calmer mes esprits agités, inquiets par tous nos malheurs passés et qui me font tout craindre l'avenir³⁰.

L'ennui de Julie est à entendre au sens fort : c'est un état de mélancolie, de tristesse, de vide et de désespoir. C'est l'ennui pascalien défini dans *Les Pensées* :

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir³¹.

Dans la correspondance du mari, quoiqu'il ne donne au début de sa correspondance aucun indice de pensée à la sincérité des craintes de sa femme, on peut cependant constater plus tard, dans ses lettres à son fils Amédée, un changement d'opinion. Papineau décrit sa relation avec sa femme reconnaissant que, laissée seule, Julie avait tendance de tomber dans l'ennui et le désespoir : « Chère mère aussi a besoin que je sois avec elle. Je la contrarie, soit; elle regimbe, et cela donne du ton, fortifie les nerfs, chasse les diables bleus qui fatiguent, dans l'ennui de la séparation et de l'isolement³² ». Les critiques deviennent de plus en plus ouvertes et fortes. Il a l'air décidément ennuyé des maladies constantes de sa femme. Il trouve non seulement que Julie fait souffrir les autres, mais qu'elle souffre elle aussi à cause de son tempérament plaintif. Papineau peint un portrait d'une femme assez malheureuse : « Il y a des moments où le premier mouvement est trop vif et les plaintes trop longues chez mère. Je ferais mieux de ne pas les entendre³³ » et « Mère a un de ses mécontentements qui est commencé et n'est pas fini³⁴ ».

En bref, tout au long de sa correspondance avec son mari, Julie se

30 Ibid., pp. 44-45, lettre du 15 mars 1830.

31 Pascal, Blaise, *Œuvres complètes*, éd. Louis Lafuma, Paris, Seuil, 1963, (L, XXIV/622); l'abréviation (L.) pour *Les Pensées* suivi du numéro de fragment.

32 Papineau, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants*, (texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet), Montréal, Varia, 2004, 2 vol., Papineau à Amédée, lettre du 13-15 juin 1850.

33 Ibid., Papineau à Amédée, lettre du 20 septembre 1853.

34 Ibid., lettre du 19 mai 1860.

montre ennuyée et insatisfaite de sa situation. Insatisfaite de sa vie privée et du sort de la femme. Elle montre son émotivité et son ennui de faire ses tâches familiales et elle n'est pas toujours disposée d'appuyer ses enfants dans tout ce qu'ils font, mais elle se montre très disposée à appuyer son mari dans son combat politique. Elle s'empresse de le rassurer, « Je prends bien part en tout ce qui te concerne³⁵ », et elle promet de continuer de le soutenir. L'acte de lire et d'écrire des lettres représente pour l'épistolière un soutien psychologique pour tromper l'ennui, et oublier ses douleurs et la longueur de temps. C'est pourquoi l'épistolière élabore à sa correspondance un véritable protocole épistolaire en vue de maximiser l'intérêt de ce divertissement.

Chauveau (1853) insère dans son roman *Charles Guérin* des lettres pour lui donner un air de réalité, comme d'ailleurs dans plusieurs œuvres canadiennes-françaises de cette époque. Marichette, jeune fille paysanne, amoureuse de Charles Guérin, se désespère et éprouve un ennui et un vide qu'elle exprime dans son journal : « Quel usage puis-je faire de cet Album, qui me soit plus agréable que d'y inscrire jour par jour les ennuis de l'absence ? Quel plaisir nous aurons tous deux à relire ces pages !... Il n'est parti que d'hier et quel vide³⁶ ! », « Mais c'est effrayant combien je m'ennuie davantage³⁷. » et « Me voici retombée dans mon ennui et le dégoût de tout ce qui m'environne³⁸. » Marichette est de plus en plus convaincue que Charles aime une autre fille : « M'aurait-il oubliée³⁹ ? », « Il m'a oublié, c'est bien certain⁴⁰. » et « Il en aime une autre ⁴¹ ! » En fait, ces tristes réflexions reflètent la réalité car Charles l'a effectivement peu à peu oubliée et ne songeait qu'à Clorinde et à ses chances de devenir le gendre de Wagnaër : « Charles était venu à bout de se persuader qu'il n'avait jamais aimé Marichette sérieusement⁴². »

Joseph Doutre (1844), dans son roman *Les fiancés de 1812*, raconte les aventures d'une jeune fille, Louise, qui fuit la maison parentale et se dirige vers le camp de milice canadienne à Chateauguay pour y rejoindre son amant

35 Bruneau-Papineau, Julie, op. cit., p. 60, lettre du 2 janvier 1832.

36 Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier, *Charles Guérin*, Montréal, John Lovell Imprimeur, 1853, p. 176.

37 Ibid., p. 177.

38 Ibid., p. 178.

39 Ibid., p. 179.

40 Ibid., p. 181.

41 Ibid., p. 182.

42 Ibid., p. 332.

Gonzalve de R..., colonel dans les troupes canadiennes. Saint-Felmar, le père de Louise, déteste Gonzalve à cause de son titre de noblesse et s'oppose à leur union, mais neuf ans plus tard, Saint-Felmar se réconcilie avec le couple, après avoir appris que son gendre lui avait autrefois sauvé la vie. Il se peut que ce roman soit inspiré de *La fiancée de Lammermoor* de Walter Scott (1819) où l'amour des deux jeunes est contrarié par la rivalité de leurs deux familles. Louise est contrariée d'un côté par le refus de son père de la marier à son amant et de l'autre côté par la décision de son père qui prépare discrètement le mariage de sa fille contre son gré à un autre prétendant et ne lui dit que la veille de son mariage. Louise, entourée de sa mère et sa sœur, entre dans un état de délire que Joseph Doutre décrit longuement par la main de la sœur de Louise. Le romancier justifie le refus du père de marier sa fille à un noble par une critique des riches prétendants de l'époque qui s'ennuient vite auprès de leurs femmes : « L'époux ne voit pas en son épouse le degré d'affection qu'il avait cru gagner; il cherche loin d'elle des distractions à ses ennuis ; il devient prodigue, cruel, puis avare quand ses finances sont à bout⁴³. » Mais le héros de Doutre sort de cette image de noblesse qui s'ennuie de tout. Gonzalve est un homme d'action, puisque il est milicien. Doutre le présente comme un homme de vertu qui affiche son amour sincère pour Louise. Il est amoureux et s'ennuie du fait d'être loin de son amante. Dans un dialogue avec ses compagnons, Gonzalve exprime sa « fatale passion⁴⁴ », ses profonds sentiments de détresse à cause de son absence de Louise, « la plus aimable des femmes⁴⁵ ». Cet amour contrarié se trouve aussi dans le pamphlet de Beaugrand *Jeanne la fileuse* (1878)⁴⁶. Mais chez Beaugrand le rôle est inversé. C'est l'amant, Pierre Montépél, qui sacrifie ses liens de famille pour suivre les inspirations de son cœur. Une querelle entre lui et son père, un homme riche qui refuse de marier son fils avec une orpheline, l'oblige à quitter la maison familiale pour travailler aux Chantiers de la Gatineau et se marier avec Jeanne. La correspondance des deux fiancés présente des similitudes avec le discours romantique. Pierre Montépél écrit à Jeanne une lettre romantique dans laquelle il lui exprime son ennui d'être loin d'elle. C'est un ennui ressenti, ennui mis en écrit, on s'ennuie et on le dit. L'ennui romantique prend dans cette correspondance le dessus de tout sujet :

43 Doutre, Joseph, *Les fiancés* de 1812, Montréal, Louis Perrault, 1844, p.124.

44 Ibid., p. 92.

45 Ibid.

46 Le roman *Jeanne la fileuse* est paru d'abord en feuilleton dans le journal *La République* de Fall River en 1875, et il est publié sous forme de livre en 1878.

Vous redirai-je, ma chère Jeanne, les serments d'affection et de fidélité que je vous jurai la veille de mon départ ? Vous raconterai-je les longs jours d'ennui, où mon cœur se portait sans cesse vers vous, dans la solitude grandiose des forêts où nous vivons depuis ces huit longs mois d'absence ? Non ! Je vous aime et vous le savez. Ce que je vous dirais sur ce sujet, votre cœur de femme l'aurait déjà deviné. Chaque jour, j'ai pensé à vous ma chère amie, comme j'aime à croire que vous avez pensé à moi. Chaque jour, j'ai fait des vœux pour votre bonheur, j'ai souhaité le retour au foyer afin d'obtenir le doux privilège de vous appeler ma femme. Encore trois grands mois à attendre dans l'impatience et dans l'ennui, mais je me console avec l'idée que ces trois mois de travail me vaudront une somme de cent trente-cinq piastres que je consacrerai, en passant à Montréal, à l'achat d'un joli trousseau pour ma fiancée⁴⁷.

Cet ennui sentimental renvoie à l'attente impatiente de se retrouver en traversant les obstacles posés à leur amour : l'absence, la distance et le travail. La manière dont Pierre parle de son ennui à Jeanne représente une figure typique du discours romantique. D'abord dans le rapport de l'ennui au temps. Huit longs mois d'absence sont passés et « encore trois grands mois à attendre dans l'impatience et dans l'ennui⁴⁸ ». Une impatience et un ennui sont donc exprimés devant la lenteur du temps. On s'ennuie et on voudrait que le temps passe plus vite. On retrouve cette image quelques années auparavant chez Singer : « ces sept semaines passées loin de vous ont été pour moi une éternité d'ennui, de douleurs et de souffrances⁴⁹ ! ». Beaugrand ne laisse pas le lecteur chercher longtemps à savoir la réaction de Jeanne à la réception de cette lettre romantique. Son ennui est aussitôt dissipé : « La jeune fille pressa la lettre de son amant sur ses lèvres, et relut avec bonheur les paroles d'amour et d'espoir que lui adressait celui qu'elle considérait déjà comme son protecteur naturel⁵⁰. » Cet ennui romantique devient complexe quand Jeanne émigre aux États-Unis et éprouve « ce sentiment inexprimable de navrante mélancolie que l'on appelle le mal du pays⁵¹. » A la fin du roman, Jeanne est sauvée d'un incendie de la manufacture de filature où elle travaillait et passe plusieurs jours à l'hôpital. Mais Michel Dupuis, le fils de sa famille protectrice, qui

47 Beaugrand, Honoré, *Jeanne la fileuse*, Fall-River, Mass, 1878, pp. 267-268.

48 *Ibidi.*, p. 268.

49 Singer, *op. cit.*, p. 215.

50 Beaugrand, Honoré, *op. cit.*, p. 268.

51 *Ibidi.*, p. 207.

l'a sauvé avec plusieurs enfants est parmi les morts de l'incendie. Jeanne se culpabilise et une tristesse obscurcit sur son visage.

Chez la romancière Laure Conan, l'ennui se présente sous forme d'un grand vide sentimental qui s'affirme et se réaffirme dans son roman *Angéline de Montbrun* (1884)⁵². Dans la correspondance entre Angéline de Montbrun et son fiancé Maurice Darville, se dégage un ennui à deux faces, canoté à la fois négativement et positivement. L'ennui positif, tout d'abord, comme le cas de Gonzalve et Louise, c'est l'ennui qui distingue ces amants des autres humains, ceux qui ne s'ennuient pas. L'ennui devient fatal pour Angéline quand elle écrit à Maurice qui se trouve en France pour lui confier son impatience de le voir, mais « en attendant, il faut s'ennuyer⁵³ » dit Angéline. Contrairement à cet ennui fatal, Maurice se tient occupé pour combattre son ennui : « Ma chère et bien-aimée, j'ai fort à faire pour ne pas lire votre lettre continuellement. Vous demandez si je pense au retour. Si j'y pense ! Mais voilà ce qui m'empêche de mourir d'ennui⁵⁴. »

L'ennui négatif se manifeste dans la seconde partie du roman, constituée du journal d'Angéline entrecoupé de quelques lettres. L'ennui prend en effet la forme du sentiment de manque de l'être aimé. Il est quelque chose qui s'imposerait à l'individu sensible. On voit Angéline vivre des moments douloureux. Dans une lettre à son fiancé Maurice, Angéline laisse dégager un ennui nostalgique d'amour. En effet, elle devait unir son destin à Maurice Darville, et tous les deux attendaient patiemment leur rencontre, mais à la suite d'un accident, elle est défigurée et rompt avec son promis, croyant qu'il ne peut l'aimer. Elle est envahie par le chagrin et la tristesse. Maurice revient à elle vers la fin du roman, mais elle refuse un amour de pitié. Elle vit un vide sentimental et une solitude mortelle : « Je ne sais rien de plus difficile à supporter que l'ennui très lourd qui s'empare si souvent de moi. C'est une lassitude terrible, c'est un accablement, un dégoût sans nom, une insensibilité sauvage. Ma pauvre âme se voit seule dans un vide affreux⁵⁵. » Dans la même lettre d'Angéline, l'ennui atteint son apogée quand il touche le fond de la vie : « Comme c'est gris ! comme c'est terne ! comme c'est triste ! Il me semble voir cet ennui qui fait le fond de la vie, ou plutôt il me semble voir une vie

52 Ce roman est paru la première fois dans *La Revue canadienne* de juin 1881 à août 1882. Il est réédité en forme de livre en 1884, précédé d'une préface de l'abbé Casgrain.

53 Conan, Laure, *Angéline de Montbrun*, Québec, Léger Brousseau, 1884, p. 142.

54 *Ibidi.*, pp. 145-146

55 *Ibidi.*, p. 312.

d'où l'amour s'est retiré⁵⁶. »

3. L'ENNUI ET LE CONTEXTE SOCISOPOLITIQUE ET SPATIOTEMPOREL

La situation sociopolitique, le froid d'hiver et l'oisiveté qui en dégage sont une source d'ennui chez plusieurs écrivains canadiens-français. Dans Charles Guérin (1853), considéré par la critique canadienne comme « le premier roman digne de ce nom⁵⁷ » selon Gérard Tougas (1974), Chauveau nous brosse un portrait détaillé des mœurs canadiennes des années qui précèdent les rébellions de 1837-1838. C'est dans les descriptions du quotidien qu'on peut lire les expressions de l'ennui, du malaise, du dégoût et de la solitude. Dans le chapitre « Un coup du nord-est », Chauveau décrit minutieusement le vent qui prive la population des activités, des jouissances de la vie champêtre et de la communication. L'auteur utilise un ton d'accusation répétitif pour démontrer la gravité des conséquences en incarnant le vent dans une forme humaine :

C'est lui qui interrompt, par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompt toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, cause de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent⁵⁸.

Après ces actes reprochables du vent du nord-est, l'ennui s'installe : « Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne⁵⁹. » Charles Guérin s'ennuie de la politique de l'anglification, mais il se montre comme un ardent défenseur de l'identité canadienne-française. L'ennui se manifeste également chez les personnages secondaires du roman. Jean Guibault s'ennuie des idées politiques qui visent à réduire et assimiler les autres parce qu'ils sont différents : « je n'aime pas qu'on me fonde. La

⁵⁶ Ibid., p. 313

⁵⁷ Tougas, Gérard, *La littérature canadienne-française*, Presse universitaire de France, 5e éd., 1974, p. 14.

⁵⁸ Chauveau, op. cit., p. 25.

⁵⁹ Ibid.

politique d'anglification en vient toujours-là. Avec cela, il faut toujours être fondu. C'est une idée qui m'ennuie considérablement⁶⁰. »

Environ un tiers de siècle après la publication de Charles Guérin, Chauveau trouve enfin un remède à cet ennui. Dans son poème « Villanelle » adressé aux canadiens des États-Unis, il croit au rêve d'un avenir meilleur au Canada : « On chasse ennuis et souffrance / En rêvant à l'avenir / Du pays de sa naissance⁶¹. »

Chez Octave Crémazie, c'est l'ennui d'exil à cause de sa situation financière. Mais ce qui est particulier chez Crémazie c'est que l'ennui est exprimé dans ses correspondances pendant son exil en France. Ses correspondances avec sa mère, ses frères Jacques et Joseph, et ses amis M. Casgrain et Arthur Audette occupent une place importante dans son œuvre. Dans une lettre datée du 2 mai 1863, écrite à son ami d'enfance Arthur Audette et publiée par Pierre-Georges Roy (1945), Crémazie lui fait part de ses malheureuses circonstances après son arrivée en France : « J'ai dû endurer la misère dans toute l'acception du mot, et, si je n'avais reçu des secours de ma famille, je serais mort de douleur et de faim. Mourir de faim ou à l'hôpital c'est, comme tu le sais, la fin ordinaire des poètes⁶². » Ici, la misère de Crémazie est une forme de l'ennui défini par Pascal dans *Les Pensées*. Dans ses lettres à son frère Joseph, Octave Crémazie lui confie ses ennuis et ses peines. Alors que dans ses lettres à Jacques, il est moins mélancolique. Il se peut que Octave cache sa vie douloureuse à son frère aîné pour ne pas le chagriner. Le 24 décembre 1875, Octave écrit de Bordeaux une lettre à son frère Joseph où il parle de son ennui et sa solitude avec des termes qui laissent comprendre ses désespérances.

Je t'assure que je m'embête rudement. En venant à Bordeaux, je n'ai fait que changer d'inaction. A Paris, au moins, je marchais et j'avais une distraction intelligente dans les cours du collège de France. La seule compensation que je trouve ici, c'est que je gagne quelques sous. Depuis huit jours, je n'ai donc parlé qu'au commis d'Immanu. Cet isolement absolu, sans que je puisse me réfugier dans la lecture devient accablant, je suis comme une bête fauve dans sa cage. Je lis cependant plus que je ne devrais, car je ne sais comment tuer le temps depuis neuf heures jusqu'à cinq⁶³.

60 *Ibidi.*, p. 56.

61 Taché, Louis H., (dir.), *Nouvelles soirées canadiennes*, Montréal, Typographie de la Gazette, vol. 3, 1884, p. 288

62 Roy, Pierre-Georges, *À propos de Crémazie*, Québec, 1945, p. 121.

63 Crémazie, Octave, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1882, p. 523.

4. LES ÉTUDES, LA LECTURE ET L'ENNUI

Bien que les auteurs canadiens français rejettent souvent la qualité fictionnelle de leurs œuvres littéraires et démontrent leur fidélité à la réalité, et aux vraies histoires, on peut constater dans ces mêmes œuvres le désintérêt des jeunes aux études et surtout à la lecture imposée, et leur rêve à lire librement des œuvres étrangères.

Joseph Marmette se sert d'un épisode précis de l'histoire pour rédiger ses romans avec certains procédés romantiques. Mais un romantisme qui ne se livre pas complètement à l'imagination même dans les passages les plus intimes de ses personnages. Dans sa préface de François de Bienville (1870), Marmette trace le souvenir de ses lectures de jeunesse. Il lisait « en cachette, quelques romans de Sir Walter Scott⁶⁴. » Il parle du développement de son imagination et du parcours qui l'a amené à écrire son roman. Mais voilà ses études de collèges viennent mettre fin à cette époque agréable où Marmette lisait des œuvres étrangères plein d'actions et de fictions : « Par la suite, on emprisonna mes douze ans et mes rêveries d'enfant dans les sombres murailles du collège⁶⁵. » La jeunesse est donc dominée par un sentiment d'enfermement, de désintérêt et d'ennui. Marmette oppose les murs du collège et les rêveries. On retrouve le même discours dans son roman autobiographique *À travers la vie* (1895), au premier chapitre intitulé « au collège », où l'auteur parle de la classe de son héros Lucien Rambaud : « Cette classe, dans laquelle on commence à s'imprégner la cervelle des rudiments de la langue d'Homère, est sans conteste la plus ingrate, la plus ennuyeuse de tout le cours d'études classiques⁶⁶. » Marmette ne cesse pas de rappeler à son lecteur que Lucien s'ennuie du collège et des études, mais il préfère « beaucoup lire et rêver que passer des heures en tête-à-tête avec les maussades verbes contractés, ou déterrer le sens des racines grecques sous un fatras de mots quelquefois apparemment contradictoires⁶⁷... » Plus loin, l'auteur reprend cette idée d'ennui d'études en dévoilant clairement son identité : « Nous avons déjà dit que la quatrième fut pour Lucien la classe la

64 Marmette, Joseph, François de Bienville, Québec, Leger Rousseau, 1870, « introduction », p. 7.

65 Ibid., p. 8.

66 Le Moine, Roger, Joseph Marmette, sa vie, son œuvre, suivi de *À travers la vie*, roman de mœurs canadiennes, Québec, Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », no 5, 1968, p. 137.

67 Ibid., p. 137.

plus ennuyeuse, la plus dure de tout son cours d'études⁶⁸. » Marmette prend les traits de son personnage Lucien Rambaud, étudiant en droit au séminaire de Québec. Il exprime clairement ce rapport entre études et ennui quand Lucien prend une résolution en renfermant dans le placard les livres qu'il considère comme source d'ennui :

Le lendemain matin, Lucien jetait brusquement, avec des exclamations de joie, dans une armoire où étaient enfermés ses livres de classe, l'un après l'autre avec la même satisfaction : le *Gradus ad Parnassum*, les lourds dictionnaires latins et grecs, tous les bouquins en un mot qui l'avaient tant ennuyé ; et refermant à clef la porte du placard sur tous ces doctes ouvrages dont il jurait de ne plus jamais troubler le repos, il s'élança hors de la maison paternelle⁶⁹.

Toutefois, dans le dernier chapitre, Marmette dévoile la manière dont son héros put chasser l'ennui. Lucien reprend le goût à la lecture libre. Il lit les chefs-d'œuvre de l'école romantique surtout celles de Dumas, Hugo, Musset, Balzac, Gauthier, Vigny et George Sand. Lucien trouve également la vocation d'écrire après avoir lu quelques œuvres d'auteurs canadiens : « C'est en lisant les vers si patriotiques de Crémazie, les *Anciens Canadiens* – ce livre si original et si jeune d'un septuagénaire – ainsi que la belle *Histoire de Garneau*, que Lucien Rambaud s'était senti la passion d'écrire⁷⁰. »

Quatre ans avant la publication de *À travers la vie*, Napoléon Legendre avait publié son roman *Annibal* dans son ouvrage *Mélanges*, prose et vers (1891). On observe certaine ressemblance entre le héros de Marmette et celui de Legendre dans leur conception de l'ennui. Annibal, le héros du roman de Legendre, ne voit dans l'école qu'une source de fatigue et d'ennui. « Apprendre à lire ou à écrire fut la moindre de ses préoccupations. Car, au fond, se disait-il, qu'est-ce que cela rapporte ? De la fatigue, des ennuis, et rien autre chose⁷¹. » Dans la même page, l'auteur réaffirme son désintérêt à l'école et dévoile son vrai plaisir. « Au bout de l'année, Annibal ne savait que lire et écrire tant bien que mal ; mais, en revanche, il était le plus fort à tous les jeux ; aucune partie ne pouvait être complète sans lui⁷². » Par contre, Annibal a beaucoup d'activités pendant les vacances avec l'oncle Jérôme et il n'a

68 *Ibidi.*, p. 147.

69 *Ibidi.*, p. 184.

70 *Ibidi.*, p. 205.

71 Legendre, Napoléon, *Annibal*, dans *Mélange*, prose et vers, Québec, Typographie de C. Darveau, 1891, p. 24.

72 *Ibidi.*, pp. 24-25.

pas un moment de repos et par conséquent pas un moment d'ennui. « C'était comme un beau rêve qui ne laissait entrevoir, à travers ses splendeurs, qu'une image lointaine, confuse, effacée du collège et de sa discipline⁷³. »

Même si les deux jeunes héros de Marmette et de Legendre se rejoignent dans leur ennui et désintérêt à l'instruction, les années d'Annibal au collège sont plutôt positives particulièrement après avoir tombé malade car « le malheur est une école où l'on apprend vite⁷⁴ », dit Legendre. Annibal développe un goût remarquable pour la lecture; son esprit évolue et il retrouve au collège plus de plaisir et moins d'ennui.

Les deux romans *À travers la vie* et *Annibal*, qualifiés de romans des mœurs de la société canadienne-française, tracent la vie de deux jeunes étudiants qui l'un s'ennuie du collège et l'autre s'ennuie de l'école. Il s'agit de la représentation des mœurs d'une génération qui, d'un côté, s'ennuie de l'instruction imposée et de la politique d'assimilation, et de l'autre côté, a un caractère réfractaire, rêveur et un esprit libre et indépendant.

Dans le roman d'Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, le défricheur, l'auteur incite les colons et ceux qui veulent devenir colons à combattre l'ennui, la tristesse et le dégoût. Dans le chapitre IX « Les heures de loisir et les heures d'ennui », Jean Rivard a ses jours de sombre ennui. C'est surtout le dimanche et les jours de fête que son isolement lui pèse le plus. À l'âge de vingt ans, on s'habitue mal à l'immense et infinie solitude. Dans le bois de Bristol, il éprouve des grands chagrins, de la solitude et de la mélancolie. Toutefois jamais ces causes de tristesse n'abattent tout à fait Jean Rivard. Il s'empresse plutôt de résister et de chasser sa mélancolie. Et fort heureusement, il y a en Jean Rivard, à côté de l'étudiant frais émoulu, à côté du jeune rêveur, et du romantique sensible, il y a le colon réaliste, l'homme d'action. Il combat l'ennui par le travail toujours assidu et le plaisir de la lecture. Jean Rivard, le rhétoricien, fait le journal de sa vie ; il écrit les annales de cet établissement dans le bois de Bristol auquel il donne le nom de Louiseville. Ou bien encore, il lit à son compagnon, Pierre Gagnon, quatre volumes : *Imitation de Jésus-Christ*, présent de sa Louise, puis les *Aventures de Don Quichotte de la Manche*, celles de *Robinson Crusoé*, et une *Histoire populaire de Napoléon*. Ces lectures sont une récréation pour l'esprit de Jean, et une fête sans pareille pour l'imagination de Pierre Gagnon.

73 Ibid., p. 34.

74 Ibid., pp. 39-40.

5. L'ENNUI NELLIGANIE

Nelligan, une figure romantique du Canada-français, a donné les quatre premières années de sa jeunesse pour le travail littéraire⁷⁵ et a passé par la suite quarante ans d'asile littéraire dépassant son compatriote Octave Crémazie. Dans son œuvre poétique, on observe l'influence et l'inspiration de Baudelaire, Rimbaud et d'autres poètes. L'ennui et la mort sont les deux thèmes qui prennent de l'importance chez ces poètes. Si pour Baudelaire (1869) « Le Poète apparaît en ce monde ennuyé⁷⁶ », Nelligan voyage avec ses ennuis : « Mais le poète, errant sous son massif ennui⁷⁷ ». Nelligan, comme Baudelaire, interroge la mort comme si c'est un être humain : « Ô Mort, que fais-tu, dis-nous, de tous ces beaux trophées », et « Mort, que nous prends-tu par telle après-midi⁷⁸ ». Aussi, semble-t-il que le poète canadien est inspiré par Rimbaud. La cité douloureuse et quasi morte chez Rimbaud (1895), « Ô cité douloureuse, ô cité quasi morte⁷⁹ », est aussi présente chez Nelligan : « Ô mornes et mortes cités⁸⁰ ! » La mort est, pour Nelligan, le voyage suprême qui enlève l'ennui et le temps. C'est une nouvelle source d'inspiration qui signifie l'espoir de l'homme pour fuir son monde ennuyeux et reconstruire un nouveau monde.

26

Nelligan évoque également quelques autres poètes et écrivains tels que Nerval, Verlaine, Mallarmé, Dumas. Ces poètes, y compris Nelligan, ont en commun un mal de vivre immense. Même si Nelligan a été influencé par quelques poètes symbolistes, il s'est doté d'une sensibilité poétique unique. Ses poèmes tournent autour de la folie, l'amour, la mort et la souffrance. Ils sont imprégnés de détresse, d'ennui et de mélancolie. Nelligan va jusqu'à parler « aux oiseaux de février⁸¹ », leur demandant de pleurer pour appuyer sa mélancolie : « Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses⁸² ». Il nous fait ressentir

75 Émile Nelligan a écrit ses poésies complètes entre 1896 et 1899.

76 Baudelaire, Charles, Œuvres complètes, précédé par une notice de Théophile Gautier, Paris, Michel Lévy Frères, 1869, p. 85.

77 Dantin, Louis, Émile Nelligan et son œuvre, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903, p. 51.

78 Ibid., p. 55.

79 Rimbaud, Arthur, Poésies complètes, avec préface de Paul Verlaine, Paris, Léon Vanier, 1895, p. 33.

80 Dantin, Louis, op. cit., p. 80

81 Ibid., p. 45.

82 Ibid.

nombre d'émotions fortes en ressortissant toute la souffrance qui l'habite et l'ennui qui semble le ronger. Dans son poème « Soir d'Hiver », la douleur qu'il exprime dans la première strophe « Qu'est-ce que le spasme de vivre / À la douleur que j'ai, que j'ai⁸³! » se transforme en ennui, au dernier vers de son poème « Qu'est-ce que le spasme de vivre / À tout l'ennui que j'ai, que j'ai⁸⁴! ». C'est un ennui qui le condamne et clôtüre le tout. L'ennui de Nelligan est « l'ennui de vivre⁸⁵ » exprimé dans son poème « Rêves enclos ». C'est l'ennui défini par Flaubert (1887) dans sa lettre à son ami Louis de Cormenin en juin 1844: « Connaissez-vous l'ennui? Non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles et, d'un être intelligent, fait une ombre qui marche et un fantôme qui pense⁸⁶. »

C'est également le même ennui dans lequel vit Cadot, le personnage de Louis Fréchette (1887), compatriote de Nelligan :

Et Cadot resta seul, sans espoir, sans appui,
Avec l'immensité déserte autour de lui !
Vingt ans sont écoulés. Cadot n'est plus qu'une ombre.
Dans les ennuis sans fin, dans les transes sans nombre⁸⁷.

27

Dans son poème « Devant le feu », Nelligan exprime un effort désespéré pour revivre le feu de l'enfance : « Je fus de ces heureux d'alors, mais aujourd'hui / Les pieds sur les chenets, le front terne d'ennui / Moi qui me sens toujours l'amertume dans l'âme⁸⁸ ». Le poète essaie donc d'exprimer le temps qui fuit et l'idéal qui se révèle inaccessible. Il devient triste et cette tristesse se transforme en mélancolie qui engendre l'ennui de vivre.

L'ennui chez Nelligan, comme chez plusieurs de ses compatriotes romanciers, se situe entre une conception particulière de la temporalité et de l'espace propre à la guerre, à l'instabilité; entre une quotidienneté ordinaire citadine et une certaine nostalgie du gloire passé, qui par moment, s'avèrerait

83 Ibid., p. 44.

84 Ibid.

85 Ibid., p. 43.

86 Flaubert, Gustave, *Correspondance*, première série (1830-1850), Paris, Charpentier, 1887, vol. 1, p. 70.

87 Fréchette, Louis, *La légende d'un peuple*, Paris, Librairie illustrée, 1887, p. 201.

88 Dantin, Louis, op. cit., p. 12.

davantage être une triomphe. La similarité entre ce que l'on peut lire dans ces textes est claire : la nostalgie du temps passé, l'idée que la passion est fatale, que les amants sont l'un loin de l'autre, la mise en rapport du temps qui passe et du bonheur qui s'éloigne, et l'appel à la mort.

CONCLUSION

Bien que plusieurs écrivains canadiens français rejettent la fiction et même la qualité romanesque de leurs œuvres dans le souci d'ennuyer le lecteur, dans un pays sans réelle tradition littéraire, on voit se constituer une littérature qui porte les caractéristiques du premier romantisme, et qui reflète le sujet de l'ennui dès les premières pages de leurs préfaces. L'ennui est au cœur de la société canadienne-française au XIXe siècle. Il touche aussi l'homme que la femme. Pour les deux, l'ennui est une expérience douloureuse. La question dans ces œuvres n'est pas l'inévitabilité de l'ennui mais plutôt le problème moral de la solution pour lui échapper. L'homme tente d'y échapper en réaffirmant son identité. Il est actif et trouve souvent des jouissances ou des occupations pour tromper son ennui. La lecture est un des principales activités pour combattre l'ennui des hommes. Plusieurs écrivains citent les œuvres des grands littérateurs français du XVIIIe et XIXe siècle. Certains même lisent en cachette des textes provenant de la France. Or, à l'activité des hommes s'oppose la passivité des femmes face à l'ennui, même si certains auteurs essaient de rendre leurs personnages féminins parfois actifs. De manière générale, les femmes ennuyées dans ces textes sont plus mélancoliques que les hommes. L'ennui les inscrit dans l'attente et parfois dans le vide ; même si les lettres des amans les aident à oublier momentanément l'ennui, elles attendent le retour de l'homme, son action et son intervention. Nous nous interrogeons à savoir si les écrivains canadiens français veulent faire de l'ennui une caractéristique de la condition de la femme au Canada. C'est une expérience sociale qui mérite une grande attention. Il est également question de s'interroger d'un côté sur l'inspiration des auteurs canadiens par des grandes œuvres étrangères, plus particulièrement les romantiques françaises, dont l'ennui constitue l'un des thèmes principaux, et d'un autre côté sur l'interinspiration entre les auteurs canadiens français eux-mêmes. Autant d'interrogation sur la question insoluble de l'ennui dans la littérature canadienne-française du XIXe siècle.

BIBLIOGRAPHIE

Baudelaire, Charles, Œuvres complètes, précédé par une notice de Théophile Gautier, Paris, Michel Lévy Frères, 1869.

Beaugrand, Honoré, Jeanne la fileuse, Fall-River, Mass, 1878.

Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, Histoire de la littérature québécoise, Montréal, Boréal, 2007.

Bruneau-Papineau, Julie, Une femme patriote. Correspondance 1823-1862, Texte établi avec introduction et notes par Renée Blanchet, Sillery (Québec), Septentrion, 1997.

Caouette, Jean-Baptiste, Le vieux muet, Québec, Soleil, 1901.

Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier, Charles Guérin, Montréal, John Lovell, 1853.

Conan, Laure, Angéline de Montbrun, Québec, Léger Brousseau, 1884.

Conan, Laure J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance, 1878-1924, (texte établi et annoté par Jean-Noël Dion, préface de Manon Brunet), coll. « Documents et Biographies », 2002.

Crémazie, Octave, Œuvres complètes, Montréal, Beauchemin et Valois, 1882.

Dantin, Louis, Émile Nelligan et son œuvre, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903.

Doutre, Joseph, Les fiancés de 1812, Montréal, Louis Perrault, 1844.

Flaubert, Gustave, Correspondance, première série (1830-1850), Paris, Charpentier, 1887, vol. 1.

Fréchette, Louis, La légende d'un peuple, Paris, Librairie illustrée, 1887.

Gagnon, Serge, Mariage et famille au temps de Papineau, Saint-Foy, Les Presses de l'université de Laval, 1993, p. 211.

Gaspé père, Philippe Aubert de, Les anciens Canadiens, Québec, Desparat et Debrishire, 1863.

Gérin-Lajoie, Antoine, Jean Rivard le défricheur, Montréal, J. B. Roland et Fils, 1874.

Lacombe, Patrice, La terre paternelle, Montréal, Beauchemin et Valois, 1871.

Legendre, Napoléon, Annibal, dans Mélange, prose et vers, Québec, Typographie de C. Darveau, 1891.

Lemire, Maurice, *La littérature québécoise en projet au milieu du XIXe siècle*, Montréal, Fides, 1993.

Le Moine, Roger, *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre, suivi de À travers la vie, roman de mœurs canadiennes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », no 5, 1968.

Marmette, Joseph, *François de Bienville*, Québec, Leger Rousseau, 1870.

Papineau, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants*. Texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet. Montréal, Varia, 2004. 2 vol.

Pascal, Blaise, *Œuvres complètes*, éd. Louis Lafuma, Paris, Seuil, 1963.

Rimbaud, Arthur, *Poésies complètes*, préface de Paul Verlaine, Paris, Léon Vanier, 1895.

Roy, Pierre-Georges, *À propos de Crémazie*, Québec, 1945.

Singer, François-Benjamin, *Souvenirs d'un exilé canadien*, Montréal, John Lovell, 1871.

Taché, Louis H. (dir.), *Nouvelles soirées canadiennes*, Montréal, Typographie de la Gazette, vol. 3, 1884.

Tougas, Gérard, *La littérature canadienne-française*, Paris, Presse universitaire de France, 5e éd., 1974.